

La représentation des peuples des Balkans dans les chroniques de France lors de l'expédition de Hongrie: une synthèse des images du Turc et de l'Orthodoxe qui conduit à une nouvelle voie

Comme nous l'avons souligné dans notre premier article, l'image des peuples des Balkans est interdépendante de celles des Turcs et des orthodoxes. Toutefois, une difficulté se présente rapidement et concerne la définition même des Balkans: doit-on étendre notre champ d'étude au cas de la Hongrie? Ou bien ce pays doit-il être assimilé à part entière comme un pays catholique?

La réponse n'est pas si simple. En effet, les *Hongres* ont, dans la littérature, le statut de païen à part entière. Cependant, ils ont maintenant comme roi Sigismond, souverain aux origines françaises, qui joue un rôle très actif dans le but de trouver une solution au schisme d'Occident. Il apparaît donc que la Hongrie a un double statut: ils sont premièrement considérés comme un pays païen par ses habitants et, en même temps, comme la première nation catholique qui s'oppose au danger turc. C'est de cette dualité que les chroniqueurs se servent pour présenter soit Sigismond et ses sujets comme les responsables de la défaite de Nicopolis, soit comme les premières victimes de l'échec de la croisade¹.

Or, cette double image de la Hongrie et de son roi préfigure la représentation des états slaves dans les chroniques et cela pour deux raisons essentielles:

1. La majorité des chroniques considèrent la Hongrie comme une nation chrétienne à part entière et, en acceptant cela, elles rejettent la responsabilité de l'échec de l'expédition sur la noblesse française. C'est essentiellement le religieux de Saint-Denis qui se fait le porte étendard de la cause du roi de Hongrie en le présentant, en un premier temps, comme l'image du chevalier du Christ et, dans un second temps, pour un chef de guerre exceptionnel, cf. *Chronique de Charles VI de Saint-Denis contenant le règne de Charles VI de 1380 à 1422*, Paris 1839, p. 113 et 387-391.

- Sigismond a, dans son armée, des contingents valaques².
- Il a souvent combattu les Turcs, aidé dans sa tâche par des troupes venues des Balkans³.

Alors, la Hongrie devient le lieu charnière entre Orient et Occident et l'image, qui se dégage des chroniques de France lorsqu'elles critiquent ouvertement Sigismond et ses alliés, préfigure celle des peuples des Balkans.

Dernière remarque, les chroniques de France sont relativement avares de descriptions des populations des Balkans. Dans ce cas, il nous faudra définir, par le non dit, les limites qui dessinent la représentation de ces peuples. Outre la description de la Hongrie, il sera nécessaire d'étudier le comportement des croisés lors du passage de l'expédition en terres balkaniques et, bien évidemment, les rares passages décrivant directement les rencontres entre Occidentaux et Slaves.

La première mention d'une critique envers le roi de Hongrie se trouve dans le *Livre des fais*. Effectivement, le panégyriste insiste sur l'initiative du roi désirant mettre en branle l'armée des coalisés afin de venir à la rencontre des troupes de Bajazet. Lors de la prise de la ville de Comectec, ce sont les *Annales de Bourgogne* qui se font l'écho de la sauvagerie de l'armée hongroise:

“Toutesfois, en fin estant la ville prinse à vive force d'armes, ils furent tous mis au fil de l'espee, sans mercy de sexe ny d'aage: car les Hongres, qui sont gens cruels, n'eurent pitié de personne. Les François et Bourguignons se ruerent plus sus le pillage, que sus l'effusion de sang”.

Plus tard, lorsque le *Livre des fais* doit expliquer l'effet de surprise causée par l'arrivée de l'armée ottomane lors du siège de Nicopolis, le biographe en rejette la faute sur Sigismond:

“il eust trahison en ses espies ou comment il en ala, car, combien il eust etabli assez de gens pour bien prendre garde du couvine des Sarrasins, n'en avoit oncques ouï nouvelles

2. Cf. *Ibidem*, p. 485.

3. Cf. *Ibidem*, p. 113 et 387-391.

4. Cf. Paradin Guillaume, *Annales de Bourgogne*, Lyon 1566, p. 444.

jusques a cellui XVè jour qu'il en esté au siege , pour laquelle cause ne se donnoit d'eulx nulle garde⁵".

Puis, le jour de la bataille, le chroniqueur d'ajouter:

"mais encore me doute que il leur face plus mauvais tour⁶".

Enfin, pendant la bataille, le texte précise la *"grant fellonnie et lacheté des Hongres⁷"*: une fois que ceux-ci déroutent à la vue des chevaliers français taillés en pièce et fuyant le champ de bataille.

Il ressort donc de ces différents passages que l'image du Hongrois est fortement liée à celle de la littérature qui représentait déjà le *"Hongre"*, terme qui a subsisté dans nos chroniques, comme un être sanguinaire et barbare. En même temps, l'armée hongroise est perçue comme pleutre et commandée par un roi incapable d'assumer la sécurité de l'expédition. Ce souverain est également sournois, puisqu'il fait de *"mauvais tours"* et, en cela, réintègre la représentation du Sarrasin rusé, guidé par le diable.

Cette idée de ruse se retrouve également dans le récit de la prise de la cité de Bondius. Dans ce texte tiré du *Livre des fais*, apparaît un nouveau peuple: les Bulgares.

Il est dit que *"sailli l'empereur de la ville, lequel estoit crestien grec, et par force avoit ete mis en la subgecion des Turcs⁸".* Cet *"empereur"* n'est autre que Jean Sracimir⁹.

Or, la double interprétation que propose l'auteur dépend du contexte historique: une partie de la France est occupée par les Anglais et les seigneurs, en terre de France, vassaux de l'Angleterre sont perçus soit comme des traîtres, soit comme des alliés peu sûrs en cas de reconquête des territoires perdus. A partir de cette référence à la réalité, les Bulgares

5. Cf. *Le Livre des fais du bon messire Jehan le Maingre, dit Bouciquaut, mareschal de France et gouverneur de Jennes*, Paris-Genève 1985, p. 102.

6. *Idem*.

7. Cf. *Ibidem*, p. 106-107.

8. Cf. *Ibidem*, p. 93.

9. Cf. également concernant cet épisode, *Chronographia Regum Francorum, 1380-1405*, Paris 1847, T. III, p. 135-136, où le texte nous précise, concernant l'empereur: *"Receptus est autem cum tota patria sua ad fidem christianam; erantque Bulgari ab olim Constantinopolitano patriarchatui subjecti"*, ce qui fait de Sracimir, un chrétien.

peuvent être perçus comme des alliés mais également comme des traîtres à leur patrie: quoi qu'il en soit, ce peuple est considéré avec méfiance par les forces coalisées où l'idée de ruse sous-tend le propos¹⁰.

Finalement, la ville se rend, "l'empereur" offre à Sigismond son pays et lui livre la garnison turque qui est massacrée.

Plus tard, ce sont les épisodes attenants à la prise de Rachova qui deviennent les éléments les plus déterminants dans l'élaboration de l'image des peuples slaves.

Même si l'ensemble des troupes coalisées font le siège de la ville, celle-ci résiste si bien qu'une haine envers les assiégés pointe parmi les croisés. Après de hautes luttes:

"(les assiégés) désespérèrent enfin de prolonger le siège, et après avoir tenu conseil entre eux ils offrirent de rendre la place, moyennant qu'on les laisserait sortir sans leur faire aucun mal et qu'ils pourraient vivre en sûreté, sous la protection des chrétiens. Ces propositions furent repoussées, parce que déjà plusieurs hommes d'armes occupaient le haut des remparts, et en avaient délogé l'ennemi.

La place prise, on ouvrit les portes à ceux qui voulaient entrer. Alors commença un horrible carnage, sans distinction de sexe ni d'âge. Mille des plus riches habitants se livrèrent à la merci des chrétiens et consentirent à payer rançon. Enfin, lorsque tout eut été livré au pillage ou dévoré par les flammes, nos chevaliers retournèrent au camp.

L'illustre roi de Hongrie leur commanda de nouveau avec insistance de ne point agir avec trop de précipitation; il engagea surtout les jeunes gens à suivre les conseils des plus expérimentés¹¹".

Dès maintenant, il nous faut définir les adversaires des chrétiens. Si l'on considère que, selon la majorité des chroniques, le peuple est orthodoxe et que seule une garnison turque reste pour prouver l'occupation du

10. Plus proche de nous, nous retrouvons cette même méfiance envers les habitants des territoires français sous occupation étrangère. En effet, au début de la première guerre mondiale, les troupes françaises rentrant en Alsace se méfiaient terriblement des alsaciens, considérés comme des espions à la solde de l'armée allemande.

11. Cf. *Chronique de Charles VI*, pp. 493-495.

territoire, il est probable que le massacre fait à Rachova porte également sur la population orthodoxe. De même, les prisonniers faits lors de la prise de la ville sont très certainement en majorité chrétiens. Dans ce cas, l'image des Bulgares est non-utilisée par les chroniqueurs afin d'alléger la faute des chevaliers français, mais également parce que tout pays occupé par les Ottomans est considéré comme païen.

Ensuite, c'est à la veille de la bataille de Nicopolis, une fois que le sultan a prévenu les habitants de la ville de l'arrivée de ses troupes, que nous retrouvons le sort fait à ces mêmes prisonniers:

“Les habitants de Nicopolis reçurent cette nouvelle avec le plus vif plaisir. La manière étrange dont ils témoignèrent leur joie répandit la surprise et l'étonnement parmi les assiégeants. En effet, levant les mains au ciel et mêlant leurs voix au son des trompettes et au bruit des tambours, ils poussèrent en signe d'allégresse des cris épouvantables... Ce fut le dernier dimanche du mois de septembre que l'on acquit dans le camp la certitude de l'arrivée des Turcs. Nos soldats effrayés levèrent le siège, et décampèrent au milieu des plaisanteries et des outrages des habitants. Si l'on en croit des personnes dignes de foi, ils en furent tellement irrités, qu'ils commirent un acte de cruauté inouï... Oubliant les devoirs de la foi jurée, qu'on avait jusqu'alors scrupuleusement respectés même à l'égard des infidèles, et au mépris des engagements qu'ils avaient pris et sanctionné par leurs serments, ils égor-gèrent sans pitié... tous les prisonniers qui s'étaient livrés à leur merci. Quelques personnes prétendirent, pour atténuer l'énormité de leur crime, que les prisonniers n'avaient pas le moyen de payer rançon; d'autres assurèrent qu'on avait eu raison de les tuer tous, comme des chiens enragés; d'autres enfin se réjouirent de leur mort en disant que c'était autant d'ennemis de moins¹²”.

12. *Ibidem*, pp. 501-503. Juvénal des Ursins, *histoire de Charles VI*, dans *Nouvelle collection des mémoires pour servir à l'histoire de France*, 1ère série, t. II, Paris 1836, p. 409, rapporte également le massacre des prisonniers mais en des conditions différentes: “Et combien qu'ils (les Français) eussent plusieurs prisonniers auxquels ils avoient promis de non les tuer, mais les mettre à finance; toutesfois ils les firent tous mourir” et c'est seulement

Si l'on rapproche cette description des habitants de Nicopolis, qui sont en majorité orthodoxes, de celle des Turcs lors de la bataille de Nicopolis, nous constatons une grande proximité: ils poussent des cris presque inhumains, ils lèvent les bras au ciel pour remercier Dieu comme l'a fait le sultan après sa victoire¹³, ils jouent du tambour et des trompettes, instruments que l'on retrouve lors de l'arrivée de Bajazet quand il investit le camp croisé, et ils prennent un grand plaisir à humilier les chrétiens¹⁴. A cela s'ajoute que, par leur attitude, ils prennent ouvertement le parti des Turcs. Devant cet affront, les croisés décident de massacrer les prisonniers faits à Rachova. Une fois de plus, dans l'explication de ce geste, surgit l'assimilation de ces hommes aux sarrasins comme le prouve le terme de "chien enragé" tiré de la littérature. Toutefois, il est essentiel de souligner la condamnation de l'acte par le religieux de Saint-Denis.

Enfin, remarquons le texte, en forme d'épilogue, qu'offre le religieux de Saint-Denis à l'expédition de Hongrie et qui exprime bien toute l'horreur liée à ce massacre¹⁵:

"Je ne crois pas devoir passer sous silence un fait assez étonnant, qui fut regardé comme un miracle par quelques personnes, et qui leur fit dire que Dieu, pour l'exaltation de la vraie foi, avait sanctionné le martyre des chrétiens et accordé à leurs âmes le repos éternel. Leurs corps conservèrent

motivé par la simple cruauté que les Français agissent ainsi, sans que la nationalité de ces prisonniers soit citée, nouvel indice qui nous ferait dire qu'ils appartiennent aux peuples des Balkans. En effet, dans le cas contraire, l'auteur aurait souligné que les Français ont mis à mort des sarrasins.

13. Cf. *Ibidem*, p. 517: "Bajazet, les yeux levés aux ciels, rendit grâce à Dieu d'un succès si éclatant". Le fait que le même chroniqueur rapproche, dans deux textes différents, une même attitude qui permet de justifier notre analyse.

14. On retrouve cette description des instruments de musique utilisés par les Ottomans ainsi que les cris poussés par cette armée dans la même chronique: "Bajazet... fit avancer contre eux (les chrétiens) pour les envelopper, au son des trompettes et au bruit des tambours, ses gens de pied et sa cavalerie légère, leur recommandant d'effrayer leurs adversaires par des cris horribles", cf. *Ibidem*, p. 513. Nous retrouvons ces mêmes instruments dans le passage des *Annales de Bourgogne*, p. 451: "vint Bajazet, dict Lamorabaquin, avec grand nombre de ménestrier à sa mode, faisant grand bruit de Naquaires, et de tabourins à la Turque accompagné de tous les princes de son ost". Nous retrouvons une description similaire chez Froissart, *Chroniques*, Paris, 1539, folio LIII.

15. Anecdote que nous retrouvons dans l'*Histoire de Charles VI, roy de France*, p. 409.

pendant treize mois toute leur fraîcheur, sans se corrompre ni s'altérer et sans que les bêtes féroces ni les chiens osassent y toucher. Ces animaux, au contraire, venaient sans cesse visiter les fosses voisines, comme si c'eût été leur repaire, et y dévoraient les cadavres des Turcs. Je me souviens d'avoir demandé à plusieurs personnes les infidèles d'un miracle si évident. Un chevalier également recommandable, messire Gauthier des Roches, qui pendant tout ce temps était resté esclave de Bajazet, et qui, ayant obtenu de revenir en France avec un sauf-conduit, avait voulu visiter en passant des corps chrétiens, me répondit à ce propos: 'Voici ce que je puis vous affirmer sur la foi que je dois à Dieu et au duc de Bourgogne. Lorsque j'eus quitté Bajazet pour retourner dans ma patrie, le gouverneur de Nicopolis, m'ayant donné hors de la ville un repas somptueux, me conduisit après le dîner, pour insulter les chrétiens, à ce funeste champ de bataille où les corps de nos frères gisaient sans sépulture, et me demanda ce que je pensais d'un pareil spectacle. Je témoignais que j'y voyais un effet de la grâce de Dieu: tu mens, me répliqua-t-il; les chrétiens étaient souillés de tant d'impuretés, que les brutes mêmes dédaignent de se repaître de leur chair'¹⁶.

Le récit de ce phénomène prouve que le fossé, entre Occidentaux et Orientaux, s'est définitivement creusé. En effet, le rapport même de ce fait surnaturel permet une double interprétation contradictoire: si le chevalier y voit la marque de Dieu, son interlocuteur pense que la manifestation est la preuve de la condamnation divine. Toutefois, il reste difficile d'identifier le gouverneur de la ville. Est-il musulman ou Slave orthodoxe? Quoi qu'il en soit, cette aventure démontre toute la rancœur des peuples vivants dans cette partie du monde pour la chrétienté catholique.

Cependant, cette haine n'est pas spontanée et sans fondement: elle se réfère à la conduite des croisés lorsque ces derniers passèrent par les pays des Balkans lors de l'expédition de Nicopolis. De plus, certaines chroniques se font l'écho d'une conduite peu édificatrice de la part des

16. Cf. *Chronique de Charles VI*, pp. 419-421.

croisés en pays Slaves.

Comme nous l'avons vu dans notre précédent article, le terme "*Turquie*"¹⁷ est utilisé pour désigner les pays occupés par les Ottomans. Or, par ce terme, les Balkans sont assimilés au lieu où réside l'infidèle. Finalement, le chroniqueur, par ce mécanisme, légitime les différentes exactions de la part des soldats du Christ, exactions qui seront commises à l'encontre des populations des contrées traversées car, d'un point de vue théologique, les croisés sont autorisés à combattre l'infidèle sous toutes ses formes.

A cette réflexion s'ajoutent deux textes qui renforcent nos propos car ils expriment la dualité des peuples Slaves:

Le premier a lieu lors d'une bataille entre Hongrois et Turcs. Dans cet épisode, Bajazet décide de lever une armée afin d'anéantir le royaume de Hongrie et ses forces sont composées de ses vassaux:

*"La Valachie et la Bulgarie, qui étaient devenues des provinces de son empire"*¹⁸.

Plus tard, lors de la description de l'armée de Sigismond, l'ecclésiaste précise que:

*"La Valachie et la Bulgarie... ces deux contrées fertiles et populeuses, qui touchent à la Hongrie et à l'Empire des Turcs, ont été, comme on le voit dans l'histoire, infectées des doctrines de Mahomet; mais elles étaient alors pour la plupart chrétiennes et obéissaient au roi de Hongrie"*¹⁹.

A n'en pas douter, le prélat fait, dans son second texte, référence au passage précédent, au temps où ces deux contrées étaient vassales des Ottomans. Toutefois, nous voyons là toute la difficulté que les chroniques de France ont pour constituer une image de ces pays. En effet, elles peuvent être amenées à combattre la chrétienté et, plus tard, devenir des alliés de circonstance. Cependant, il ne faut pas s'y tromper, ce double jeu permet de bâtir une représentation de peuples aux valeurs incompréhensibles basées sur la notion de duplicité. A partir de là, les habitants des Balkans obtiennent le statut d'alliés peu sûrs et toujours prêts à

17. Il en est de même pour les *Annales de Bourgogne*, p. 441.

18. Cf. *Chronique de Charles VI*, p. 389.

19. Cf. *Ibidem*, p. 485.

trahir la cause chrétienne. C'est également ce que laisse entendre le texte de Froissart lorsque celui-ci explique le plan du roi de Hongrie lors du siège de Nicopolis. Dans ce court passage, le roi de Hongrie propose aux chrétiens de profiter des mois d'hiver pour se reposer et retrouver leur force. Il est même clairement indiqué que Sigismond craint une révolte des pays occupés pendant ces mois de trêve, soulignant ainsi que les pays slaves sont prêts à passer à l'ennemi²⁰.

Enfin, l'expression de cette dualité trouve son expression ultime dans les *Annales de Bourgogne*. Dans le passage décrivant la prise de la dernière ville avant Nicopolis, le chroniqueur met en scène des Orthodoxes qui décident de prévenir Bajazet de l'expédition croisée:

“Là fut faicte l’entreprinse d’aller afsieger la cité de Nicopolys, mais en chemin se trouva une forte ville, nommee Brehappe, des plus fortes places du pays... le seigneur du lieu, nommé Cordabas. Cestuy avoit trois freres Maladius, Valachius, et Ruffinus. Ce seigneur voyant ces grands forces de Chrestiens... depescha incontinent Ruffinus son frere le plus jeune, pour aller advertir Bajazet de l’invasion que les Chrestiens faisoient sus ses païs, et avec quelles forces, à ce qu’il se deliberast de les venir secourir²¹”.

Si nous présentons le seigneur de Brehappe comme orthodoxe, c'est parce qu'il a un nom à consonance grecque. De plus, le nom de ses frères sont du plus grand intérêt. Le premier s'appelle Maladius, tiré du français malade et le second Valachius, terme provenant du mot Valaque. Le dernier, Ruffinus, est d'autant plus intéressant et se rapporte probablement à ruffian. Il apparaît donc que ce texte est une critique directe, par l'emploi de la métaphore, des chrétiens orthodoxes de cette partie du monde. Dans ce cas, les peuples des Balkans sont considérés comme malades, dans le sens où ils sont atteint d'un dysfonctionnement d'un point de vue spirituel mais également au niveau des mœurs. Ils sont assimilés à des ruffians, personnages à la moralité trouble et le chroniqueur en profite pour fustiger le peuple Valaque, qui sont eux-même l'incarnation des deux maux réunis.

20. Cf. Froissart, *Chroniques*, Folio L.

21. Cf. *Annales de Bourgogne*, p. 442.

Ce texte est également une preuve supplémentaire du double jeu que jouent ces peuples car c'est un chrétien qui prévient Bajazet de l'arrivée de l'armée croisée et décrit les forces coalisées. Enfin, le chroniqueur se fait l'écho de l'incompréhension profonde existant entre les deux chrétientés et qui sera, à terme, source de biens de souffrances.

C'est alors à partir de cette notion de peuple balkanique, à la fois chrétien orthodoxe, mais également sensible à l'Islam et traître à la cause chrétienne que les chroniques expliquent la conduite infamante des croisés.

Or, ces passages sont nombreux et le chroniqueur, qui condamne avec le plus de virulence les exactions croisées, reste le religieux de Saint-Denis:

“Les ecclésiastiques conseillèrent aux principaux chefs de la croisade, s'ils voulaient éviter la colère du Seigneur, de chasser de l'armée les femmes de mauvaise vie, de mettre un frein aux adultères et aux désordres de toutes sortes, de réprimer les débauches et les orgies, d'interdire les jeux de hasard, et surtout les jurements et les blasphèmes, en un mot de faire cesser tous les excès auxquels on s'était livré jusqu'à ce jour²²”.

Toutefois, Juvenal des Ursins met lui aussi en cause l'attitude des chrétiens et ceci à deux reprises:

Une première fois lorsque la croisade traverse l'actuelle Allemagne:

“Si s'en partirent, et passerent par les Allemagnes, où ils trouverent plusieurs plaisirs et gratuitez: mais pourtant ne se laissoient-ils point qu'ils ne pillassent et derobassent, et fissent maux innumerables de pilleries et roberies, lubricitez, choses non honnestes²³”;

22. Cf. *Chronique de Charles VI*, p. 485. Il apparaît clairement dans les chroniques que les grands seigneurs de l'armée croisée déploient un luxe outrancier au cours de cette expédition. Ces signes extérieurs de richesses ne sont là que pour montrer la puissance des protagonistes dans une expédition qui prend parfois des allures de parades comme l'attestent les *Annales de Bourgogne*, pp. 439-440.

23. Seul ce chroniqueur dénonce des débordements des troupes en Allemagne. Cependant, nous pensons qu'il se fait l'écho de faits historiques, ce qui expliquerait que Sigismond est allé au devant des troupes des coalisés afin de juguler toute tentative de débordement.

et, une fois l'armée arrivée en pays ennemi:

“Les gens d’église sçeurent que les François avoient des manieres bien lubriques d’excès en mangeries, beuveries, jeux de dez, puteries, et ribauderies, et leur monstrent le danger où ils estoient, et que les Sarrasins estoient grande quantité de peuple... ils avoient grandes poulennes à leurs souliers, et estoit grande pitié des dissolutions qu’ils avoient²⁴”.

A partir du moment où le siège de Nicopolis commence, la Chronique de Charles VI continue à vitupérer la conduite des nobles français:

“En effet, pendant que la ville assiégée était serrée de près, les chrétiens s’abandonnaient dans leur camp à une vie licencieuse. Nos chevaliers, qui l’emportaient sur tous les autres par leur puissance et leur noblesse, faisaient bonne chère et s’invitaient tour à tour à de splendides festins... Chaque jour ils se visitaient les uns les autres et faisaient un échange mutuel de courtoisies... Mais ce qui étonnait le plus les prisonniers turcs, c’était leurs chaussures à la poulaine, longues de deux pieds et quelquefois davantage: mode extravagante, qui régnait alors parmi la noblesse et particulièrement parmi les seigneurs de France... Ils se plongeaient avec ardeur dans des plaisirs coupables, au mépris de la discipline militaire et au risque de compromettre le succès de l’expédition. Il y avait des filles de mauvaise vie avec plusieurs d’entre eux commettaient toutes sortes d’adultères et de désordres. Quelques uns n’avaient pas honte de passer les nuits entières en débauches et en orgies, et se livraient avec passion au jeu de dès... D’autres s’abandonnaient à des excès plus criminels encore, dont on ne saurait faire le récit²⁵”.

Il faut à nouveau comprendre que les mots “*prisonniers turcs*” se réfèrent aux otages chrétiens faits à Racova.

Toutefois, ces différentes critiques permettent également de construire l’image de ces peuples balkaniques, peuplades qui subirent les

24. *Histoire de Charles VI, roy de France*, p. 408.

25. Cf. *Chronique de Charles VI*, pp. 497-499.

excès des troupes croisées sur leur sol. Or, parce qu'ils sont victimes, ces peuples sont mentionnés que dans un passage nous apprenant:

“Après vinrent devant Nicopoli forte cité, bien garnie de Sarrasins vaillans en armes, et l’assiègerent, et tousjours leur aidoit et confortoit le roy de Hongrie, et les gens du pays. Et par diverses fois livrerent plusieurs, tellement que ceux de dedans furent si lassez qu’ils n’en pouvoient plus²⁶”.

Nous nous trouvons alors devant le seul texte des chroniques de France qui apporte une note positive à l'image des habitants des Balkans.

En ce qui concerne l'objet de notre étude, nous pouvons maintenant tenter de tracer les contours de l'image complexe des peuples Slaves.

Or, dans un premier temps, l'aspect négatif de la représentation du roi de Hongrie est interdépendant de celle des peuples des Balkans: alors que l'image de Sigismond provient directement de la littérature, en transformant le souverain en un être fourbe, à la ressemblance du sarrasin orthodoxe ou musulman, son peuple tire sa description de celle littéraire du Hongre, peuple barbare et sanguinaire. Ces différents éléments permettent d'établir une frontière entre le monde sacré, car catholique, et un monde païen qui s'oppose à la reconnaissance de l'autorité papale.

Nous comprenons alors pourquoi les Balkans sont considérés, par tradition, comme un lieu païen, ce que nous prouve, par exemple, l'emploi du terme “*Turquie*” pour définir cette zone géographique aux frontières mouvantes.

A partir de ce postulat, nous comprenons le pourquoi des exactions croisées dans un pays qui est “*infesté des doctrines de Mahomet*” et qui n'hésite pas à s'allier aux forces turques. En même temps, nous rencontrons, au détour d'un siège, l'empereur de Bulgarie, Jean Sracimir. Le rôle que lui alloue le *Livre des fais* est celui d'un allié de circonstance qui, cependant, n'apportera aucune aide lors de la suite de l'expédition.

26. Cf. *L'Histoire de Charles VI, roy de France*, p. 408. De son côté, Froissart précise: “*Et avoient assiege la cite de Nycopoly et durement astrainte, et tellement menee par force dassaulx quelle estoit en petit estat et sur le point de se rendre, et ne oyoient nulles nouvelles de lamorabaquin*”, folio L.

Une certaine méfiance envers ce peuple reste perceptible puisqu'il ne semble pas digne de participer à l'entreprise: cela confirme l'idée que les pays des Balkans deviennent, dans l'esprit de l'époque, les alliés potentiels des forces ottomanes, glissant ainsi d'un degré de sarrasin, en l'occurrence orthodoxe, à un autre jugé plus réfractaire au message évangélique: le musulman. Or, cette idée ne fait que s'affirmer lorsque est décrite la fuite des armées hongroises et valaques devant l'ennemi lors de la bataille de Nicopolis.

Il se dégage alors, de l'armée et des souverains slaves, l'image de rois inspirant la méfiance, par crainte qu'ils n'emploient la trahison en se retournant contre l'armée croisée, à laquelle s'ajoute la représentation d'une armée sanguinaire face aux innocents mais au faible moral face à de troupes ottomanes mieux organisées.

En ce qui concerne le bas peuple, il est de tradition, pour la noblesse, de le laisser dans l'ombre. A part une aide reconnue de la part des habitants bulgares vivant aux alentours de Nicopolis, les autochtones ne retiennent pas l'attention des chroniques. Si les écrivains rapportent le pillage des croisés, ils emploient le terme de "région" sans se soucier des peuples qui la compose ou, si le religieux de Saint-Denis rapporte les différentes étapes qui narrent le sort des otages de Rachova, celui-ci les désigne indirectement par le terme "*infidèle*" ou se refuse à les définir clairement en employant le mot neutre de "*prisonniers*" qui a pour effet de leur enlever toute particularité. Pourtant, l'attitude condamnable des Français permet de peaufiner l'image même de ces peuples dont la principale caractéristique est d'être victime. Victime de l'occupation turque tout d'abord, mais également victime des forces chrétiennes sensées les libérer.

S'il existait préalablement une mésentente entre catholiques et orthodoxes des Balkans, le fossé n'a fait que se creuser entre les deux mondes et l'incompréhension reste le sentiment qui domine les textes des chroniques. De cette incompréhension naît la méfiance et le mépris, sentiments qui poussent l'armée du Christ à tous les débordements imaginables: de ces excès naît l'image d'un peuple outragé.

Certes, ces habitants des Balkans sont humiliés, mais ceci pour la gloire du Christ car les chevaliers d'un Dieu exclusivement catholique romain massacrent en terre païenne!

Nous comprenons alors que la représentation de ces peuples slaves

dépend directement de l'image littéraire du sarrasin: ils sont à la fois en partie orthodoxes et en partie musulmans et, de ce double héritage, ils n'en retirent que des aspects négatifs basés sur la littérature, ce qui explique que les chroniques leur attribuent des préjugés traditionnels tel que la fourberie, la barbarie, la lâcheté.

Cependant, le plus intéressant est que certains chroniqueurs, tel le religieux de Saint-Denis, condamnent les agresseurs, qui se conduisent pourtant en bons catholiques, preuve qu'une pensée humaniste, aux buts didactiques cependant, éclot peu à peu, perception que nous retrouvons dans la description des infidèles Turcs. C'est la leçon principale que nous enseigne la manière dont est utilisée l'image des peuples balkaniques et c'est à ce niveau que se trouve son originalité.